

3

La petite fille des villes à qui je lis et relis les 3 petits cochons ne demande jamais ce que peut bien être une maison de paille.

4

Dans le conte des 3 petits cochons, chacun trouve à point nommé, et sans avoir à payer ou à donner quelque chose en échange, les matériaux dont il a le désir.

6

Un livre comme une cabane.

7

Un livre comme une cabane, mais en plus confortable.

12

Je connais des ruines qui n'en finissent pas de résister à l'achèvement. Des ventres s'ouvrent dans les murs, des orties colonisent les abords, il arrive même parfois que d'énormes couleuvres surgissent de nulle part, au milieu du salon. Ici et là, pourtant, des tomates poussent et mûrissent, et la saveur de leur pulpe permet aux habitants de conserver un peu de l'espoir que la fatigue, la lassitude, l'incredulité, parfois, leur ôtent.

14

Entre l'enfant qui grimpe et l'arbre qui prête ses branches, un noyer, quelle part de lutte, de consentement, d'écoute ? Ce qui, de toi ou de lui, cédera avec des déchirements souterrains de fibres écartées, si tu continues à sauter de cette manière, sur la plus fine des branches, dont la souplesse, pour l'instant, t'accueille sans résistance.

15

Est-il possible, comme certains semblent le soutenir, de se sentir brusquement à l'étroit dans telle maison, comme dans un pantalon loin duquel, quelques jours ou quelques

semaines, on aurait grandi, et qui à présent cisaille nos hanches et contraint notre marche ?

16

À qui la maison appartient-elle ? Que signifierait en être propriétaire ? La certitude d'une forme d'attachement qui ne pourrait être brisée ? Une durée sans effraction, sans surprise ? Un bail qui ne puisse, sans votre consentement, être résilié ?

Un ami écrivain en résidence m'écrit depuis une cabane d'écriture. Il m'envoie les bruits de la nuit. Quand je recopie cette phrase, du carnet vers l'ordinateur, quelques mois après l'avoir inscrite, l'ami est mort.

18

Quelque chose d'opaque, de menaçant, la nuit des forêts.

22

Pourquoi, dans les dessins d'enfant, les maisons ressemblent-elles si souvent à un rectangle surmonté d'un triangle ? Est-ce une forme que les adultes tentent de leur inculquer ? Pourquoi si peu de formes courbes, complexes, composites et fantaisistes, extravagantes ?

25

À la radio, une habitante de Miami explique quelle ne quittera pas sa maison, malgré le passage annoncé d'irma, ouragan de catégorie 5. Les vitres sont faites pour résister à de tels vents, le parking est au deuxième étage, elle s'est organisée avec les voisins, chacun sait qui est là et prendra soin des autres.

28

À 18 ans j'ai habité quelques années une chambre de bonne, au septième étage d'un immeuble bourgeois. Une très vieille femme habitait elle aussi cet étage. Nous partagions les toilettes communes, sur le palier, mais nous ne nous croisions guère. Elle sentait mauvais, et marchait très lentement. Y repensant, il me semble incroyable de n'avoir pas cherché à savoir, pendant ces années, qui elle était ni même à lui faciliter d'aucune manière la vie dans ses aspects les plus pratiques. Sans doute la peur, ou la

répugnance, que m'inspirait son dénuement, étaient-elles trop vives pour être dépassées.

30

« Ou bien s'enraciner, retrouver, ou façonner ses racines, arracher à l'espace le lieu qui sera vôtre, bâtir, planter, s'approprier, millimètre par millimètre, son « chez-soi » : être tout entier dans son village, se savoir cévenol, se faire poitevin.

Ou bien n'avoir que ses vêtements sur le dos, ne rien garder, vivre à l'hôtel eten changer souvent, et changer de ville, et changer de pays ; parler, lire indifféremment quatre ou cinq langues ; ne se sentir chez soi nulle part, mais bien presque partout. »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*.

33

S'il m'arrive de rêver à une maison inconnue, n'est-ce pas que je lui délègue des facultés d'accueil, une certaine disposition au bonheur, qui en ferait, sans que je puisse en définir plus précisément les contours, un lieu approprié, non pas tant au sens d'une possession qu'à celui d'une justice, d'une justesse, un lieu pour la paix, la respiration du corps et de la pensée, lieu favorable, pour moi et ceux qui me sont proches ? Si je songe à ce lieu inconnu, s'équilibrent en lui les puissances d'accueil et de repli, d'amitié et de solitude. Il n'est pas impossible que je réclame pour ce lieu une certaine invisibilité. Ce serait, absolument, un pli dans le temps et l'espace. En cas de guerre on s'y trouverait en sécurité, non pas tant cachés qu'inaperçus, les tempêtes n'y atteindraient pas, les crues et les inondations non plus.

39

Et donc des maisons pour la joie, d'autres pour le chagrin, pour sa puissance, pensais-je (cherchant le sommeil sur l'impossible matelas défoncé des parents morts de cet homme vivant, fasciné et perdu, quelque part au bord d'un champ en Aveyron), toutes les maisons ne sont pas bienfaisantes, certaines voudraient nous jeter au fond de leur puits, nous entraîner dans leur ruine, mêler nos

cendres à l'orage qui démonte leurs tuiles et fend leurs fenêtres.

43

Une maison, pour le grenier d'une maison. Abri à traces, conserver l'inutile, le sensible, la mémoire, la perte de la mémoire même. Protéger la perte de l'abandon. Archiver son corps, ses mues, ses absences, ses retrouvailles. Jouets d'enfants, vaisselle abîmée, inutile, vieux linges, livres et photographies, s'accueillir, dans l'oubli même, la profondeur historique de cette mémoire, les générations épuisées.

44

Ils habitent de vastes pièces ouvertes. Les chambres n'ont pas de cloisons. On dirait que les murs leur font peur. Oui, il y a la lumière, les vitres immenses, ce que la nuit verse de questions, mobiles, clignotantes, si l'on suit du regard les feux des voitures, intermittents. On s'entend respirer, tousser, ronfler. Tout est à vue. Peut-être qu'en rêve on maçonnera, on monte des tentes, on construit un igloo, une hutte. On caresse les parois du doigt.

49

Une fiction, bien sûr, mais de quelle espèce ? Enveloppant tous les aspects de l'existence, cette maison dont il m'arrive encore de rêver est l'abri que je me promets d'offrir un jour à ceux qui me sont chers, un asile pour la mémoire, la joie, la mémoire de la joie, la possibilité de la répétition, l'endurance de toute espérance, la fraternité des générations, l'écoute des arbres, le langage végétalisé, étendu.

66

J'ai visité récemment l'appartement qui fut, il y a plusieurs décennies, le bureau d'architecture de mon grand-père. Situé dans une rue animée du 17e arrondissement de Paris, il est occupé par des experts comptables, et ne possède ni salle de bain, ni cuisine, mais de larges placards saturés d'archives. Je ne visitais cet appartement, où j'entrais pour la seconde fois de ma vie, accompagnée de mon frère et d'un agent immobilier, qu'en vue de sa mise en vente. Une

secrétaire occupait un bureau dans le grand hall d'entrée. L'expert-comptable continuait à brasser des dossiers, sans un mot et sans un sourire. Les vitres étaient sales. Il régnait dans chaque pièce un épouvantable désordre. À quatre pattes, nous tentions de décoller un morceau de moquette pour apprendre si, oui ou non, celle-ci dissimulait, comme nous l'espérions, un magnifique parquet en point de Hongrie, ce qu'il nous fut impossible de déterminer avec certitude. En somme, de mon grand-père, mort trente-cinq ans plus tôt, je n'appris rien ce jour-là, sinon qu'il avait, dans le faux-plafond de ce qui avait été son bureau, dessiné une sorte d'alcôve où placer une lampe, qui éclairait d'une lumière zénithale le front soucieux du vieux comptable, sans parvenir à dessiner sur son visage les variations d'une expression interprétable.

68

« La chambre où j'écris est si petite, je l'emporte avec moi absolument tout le temps. Je suis en réunion : j'ouvre ma chambre. Je suis dans le métro : j'ouvre ma chambre. Je marche dans la rue : j'ouvre ma chambre (au risque du poteau). » Cécile Portier

72

De mes premières chambres, celles que j'ai occupées jusqu'à l'âge de douze ans, j'ai peu de souvenirs. On m'a raconté que j'avais vécu quelque temps, pendant les premiers mois de ma vie, à l'hôtel à Angers avec mes parents, qui venaient d'y trouver du travail mais n'avaient pas encore loué d'appartement. De la chambre d'enfant qui fut la mienne pendant plusieurs années dans un appartement situé au 19 avenue Alsace Lorraine, à Bourg-en-Bresse, je n'ai quasiment aucun souvenir, sinon que cette chambre se prolongeait d'une sorte d'alcôve dont je ne sais pas si elle fut occupée, pas plus que je ne me souviens si je partageais cette chambre avec ma sœur cadette ou si j'y étais seule. J'ai en mémoire l'odeur de l'immeuble, celle de la pierre des marches de l'escalier mêlée au bois de la rambarde, et cette particularité qu'avait l'immeuble d'avoir deux entrées, l'une donnant sur l'avenue Alsace-Lorraine, l'autre sur la rue Teynière,

particularité utile aux fuyards, en temps de guerre, en temps de paix.

75

Puissance de la maison de l'avenir. Que conserve-t-elle du passé ? Le chemin qui mène à la maison, cette tonnelle végétale sous laquelle, doucement, roule la voiture, sans qu'on aperçoive rien encore. Ou l'odeur de la pierre mêlée au bois de la rambarde qui surgira, puissante, inimitable, dans le hall de l'immeuble d'autrefois. Ce que la maison de l'avenir aimerait conserver, ou plutôt, transporter, depuis sa propre enfance vers d'autres enfances neuves, l'espace du jeu, les dispositions d'invention qui furent les siennes, les nôtres.

80

Un aveu : depuis que je suis sous l'emprise de la maison d'avenir je consulte sur Internet des sites de petites annonces, à la recherche d'une maison inconnue, mais dont les caractéristiques sont suffisamment précises pour nourrir l'algorithme d'un moteur de recherche, et cette activité dévore un nombre d'heures bien supérieur à ce qu'il serait raisonnable de consacrer à la recherche d'une maison réelle. Défilent sous mes yeux des dizaines de maisons possibles (une fois écartées les centaines de maisons qui ne le sont pas). La rêverie se heurte bientôt aux limites du format : quelques photographies, une description sommaire incluant le nombre des chambres, la disposition des pièces, la présence d'un terrain, sa taille, ses caractéristiques (arboré, clos, sans vis-à-vis), la présence de dépendances (abri, atelier, grange, préau, garage, ou même écuries, four à pain, bûcher), la situation à proximité de telle gare ou ville, la présence de cheminées, de tomettes, les travaux à prévoir, la nature du chauffage. Suit le prix, augmenté de la commission de l'agence immobilière et de ses coordonnées. Pour rêver au-delà du format imposé, il faudrait chercher à en savoir plus, téléphoner après avoir dressé une liste des questions à poser et même, pourquoi pas, envisager une visite, prévoir un voyage, répondre aux questions qu'on ne manquera pas de vous poser sur votre

projet, vos désirs, vos besoins, et le montant du budget que vous prévoyez d'y consacrer, frais de notaire inclus.

82

Habiter : semer des habitudes au creux d'un espace fixe.

90

« Pour chaque objet, chaque meuble, chaque vêtement, chaque papier, il n'y avait que quatre directions, comme à la croisée des chemins la rose des vents : garder, offrir, vendre ou jeter. » écrit Lydia Flem dans *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*. Comment j'ai vidé l'appartement de ma mère, l'un des rares lieux dont l'empreinte soit fixée en moi, précise, colorée et soyeuse, l'usure des fenêtres en bois, le patchwork des murs de la cuisine, recouverts de cartons d'invitation à des vernissages, mêlés à des feuilles de papier cadeau, des collages, ses moquettes fatiguées, ses meubles lourds, son silence, son abandon. Je me souviens du sentiment d'interdit, de profanation, et même de pillage, qui souvent me saisissait, ouvrant les tiroirs, les armoires, rangeant, triant, jetant. Elle avait quitté cet appartement un jour de décembre, pour un examen à l'hôpital, sans savoir quelle n'y reviendrait pas. Elle n'avait rien pu ranger, trier, jeter elle-même. Rien prévu et rien empêché. Il me fallait prendre part à des secrets dont je ne voulais pas. Ouvrir les dossiers, les correspondances, secouer le contenu des armoires, accroître la disparition, l'amplifier, meubler d'immenses sacs poubelles de preuves, de traces — effroi auquel je n'ignore pas qu'il se mêlait aussi de l'excitation, de l'intérêt. La transgression n'était pas toujours sans attrait, les petites filles avaient autrefois joué à se déguiser. Tu n'habiterais plus ici, aucun de nous ne dormirait dans ton lit. Ces lettres avaient déjà rejoint leur destinataire. Aucune privation ne pourrait plus t'atteindre, et pourtant j'avais le sentiment de te dévaliser, de blesser ce qu'il restait de toi au monde. Ce lieu qui avait été le nôtre, où j'avais eu ma chambre d'adolescente, devenue plus tard la tienne, était la matière d'un lien qu'il me semblait saccager, ou plutôt, car saccager est ici trop guerrier, maltraiter, découdre. L'appartement était un « abri de mémoire » dont je n'ignorais pas la fragilité,

mais où j'aurais voulu pouvoir me réfugier encore, une sorte de cabane à outils pour l'histoire qui avait été la nôtre, un lieu rempli de choses qui « pouvaient encore servir », à nous faire voyager vers ces temps révolus, vieux livres d'enfance, cassettes vidéo, vaisselle, parfums, tout faisait sens dans cet appartement qui était le sien, faisait sens à sa place même, et selon l'agencement quelle avait désiré, et quand bien même nous les aurions conservés, ces objets dispersés, déplacés, réinstallés, n'auraient-ils pas entièrement perdu la parole ? Tisser ces habitudes, s'y relier, tendre le fil et attendre.

94

Dans une caravane, un couple, deux enfants. Ils construisent une maison en face de leur caravane, parpaing après parpaing, pièce après pièce. La petite fille à vélo, dans une pièce en béton nu. Du plafond et des murs pendent des câbles noirs.

Dans un appartement sans chauffage, ils sont cinq. L'adolescente est assise sur un lit, feuilletant un cahier posé sur ses genoux. Elle dit quelle a honte et n'invite jamais d'amis. On aperçoit derrière elle deux armoires, l'une en tissu, l'autre en bois, ouvertes, débordant de vêtements.

Dans une caravane, un couple, des serviettes sur une vitre cassée, une marmite d'eau à faire chauffer pour la toilette, portes et fenêtres calfeutrées de panneaux de bois. À l'extérieur, empilement d'objets invisibles sous des bâches en plastique vertes, rouges, noires.

Dans une ferme, un homme, béret noir sur la tête. Pas de gaz, pas de douche, pas de WC non plus. C'était la ferme de ses grands-parents. Des fissures, des trous, le froid, la nuit.

Deux hommes dans un appartement insalubre dans lequel ils louent un lit à l'année.

Une famille de six personnes dans un appartement de vingt-deux mètres carrés. Des champignons sur les murs.

« Crise du logement », « mal-logement », il me semble que ces mots tiennent étrangement à distance ce dont ils

témoignent. Misère, malheur, vie dans l'inhabitabile, inhabitable vie, serait-ce plus juste ?

Samuel Bollendorff et Mehdi Ahoudig *À l'abri de rien*

105

Enfant, je jouais avec ma sœur cadette à un jeu qui consistait à animer un club d'équitation. Organiser les leçons, soigner les chevaux, inscrire les élèves. Le club n'était pas constitué de boxes, aucune construction de bois ou de plastique ne présidait à sa réalité. Aucun cheval miniature ne se déplaçait sur la table, aucun cavalier, aucune cavalière non plus. Il existait sous la forme de fiches, de carnets, de tampons (probablement empruntés à nos parents), de morceaux de papier, d'inscriptions manuscrites. C'était un château de mots, horizontal, sans imperfections ni fissures, il n'y avait pas à se mettre d'accord sur le nombre de boxes, la taille du pré, la couleur des murs. Tout fonctionnait parfaitement, chacun avait reçu le nom et la place qui lui revenait.

112

Si, sur une carte de France, ou du monde, on tirait, depuis le lieu de notre habitation quotidienne, une ligne vers chacun des lieux parcourus au fil des années en voyages, en résidences provisoires et en déplacements de toute nature, la figure qui se dessinerait alors laisserait-elle deviner quel est ce lieu depuis lequel, régulièrement, l'on part, vers lequel on revient, et si ce lieu, puisque la carte, nécessairement, n'est pas suffisamment précise pour inclure l'ensemble des continents, de ses failles, de ses interstices visibles, à une échelle raisonnable, et si ce lieu, donc, se déplace un peu, se déplace de quelques mètres, de quelques kilomètres même, le verra-t-on ? Ou de celui qui, dans une maison, un appartement, a changé à plusieurs reprises de chambre, parce qu'il a grandi, parce qu'il s'est séparé de son frère, de sa sœur, parce que son père est mort, parce que sa mère est morte, et qu'il aura fini par prendre leur place, dans le lit face à l'arbre qui, chaque printemps, réinvente ses feuilles et dévore la lumière.

115

Habiter quelque part ce serait se souvenir qu'à la place de cet immeuble orange et gris se tenait, il y a quelques années, un terrain vague, et que d'abord ce trou a manqué au regard. On a souffert un peu du rétrécissement de la perspective, l'étroitesse de la rue gênait notre respiration. On s'est habitué. Mais l'empreinte de la rue est désormais biface en nous. Côté face, la mémoire d'un vide, d'un désordre, d'une irrégularité. Des herbes folles, de la terre, un grillage. Côté pile l'homogénéité d'une ligne continue, la précision des balcons, le gris propre.

124

Peut-on habiter une chambre d'hôpital, de clinique ? Quand on se voit contraint d'y résider longuement, voire d'une manière permanente ? La plupart des chambres d'hôpital et de clinique se ressemblent, et paraissent résister à toute appropriation. Un lit médicalisé, une table de chevet, plusieurs prises, un fauteuil, une armoire, un cabinet de toilette pourvu d'une douche à l'italienne, de barres d'appui, de strapontins. Couleurs pastel ou murs blancs. Un petit frigo dans le meilleur des cas. Une télévision payable à la journée ou à la semaine. Des fixations dans le mur dont on ignore la fonction. Les murs nus, le plus souvent. Des affiches de paysages, de fleurs. Ma mère, atteinte d'un cancer généralisé, a vécu les six derniers mois de sa vie dans de telles chambres, trois, exactement. Au fil des jours nous y avons apporté des objets, de la nourriture, des vêtements, des affaires de toilette, des livres, un lecteur de DVD, des oreillers, des cartes postales, une bouilloire, des tasses, une lampe de chevet, des plantes, des bouquets de fleurs, des gourmandises. Bien que nous ne parlions jamais d'un hypothétique retour à la maison, que les médecins ne nous laissaient guère espérer, nous avons apporté ces objets un à un, avec la peur d'en faire trop, ou comme s'ils avouaient quelque chose que nous, les enfants adultes de cette mère-là, ne voulions ni accepter ni partager : cette chambre était au sens propre tout ce qu'il restait d'habitabile. L'appartement soyeux et coloré, meublé avec goût, rafistolé ici et là de bric et de broc, qui

était le sien, s'évaporait doucement dans le silence. Un jour pourtant, alors que sans doute j'avais apporté quelque chose qui témoignait de mon attachement, de ma présence, du soin où je voulais être pour elle, j'entendis cette phrase, prononcée depuis le lit par une voix douce mais réprobatrice : « on ne va pas s'installer ».

129

Imaginons un livre qui ferait le récit d'un amour par la traversée de ses chambres, la première chambre, une chambre sans caractère dans un hôtel de campagne, les chambres étrangères, en voyage, l'appartement dans un immeuble du XVI^e siècle, dans le quartier Saint-Jean de Lyon et pour chacune de ces chambres l'emplacement du téléphone, la petite table sur laquelle l'appareil est posé, le sol, parqueté, et la longueur du fil qui permet que la voix s'emporte jusqu'au lit, mais ce récit tu ne le feras pas, car de ces chambres ta mémoire défaillante n'a presque rien su retenir.

138

Habiter un bureau, partager un espace de travail, s'asseoir sur la chaise choisie par l'employeur, devant le bureau choisi par l'employeur, y disposer quelques objets personnels, glisser dans un tiroir de petits fétiches cachés ou afficher au mur une affiche très visible, rouge et noire, punaiser derrière son bureau des dessins d'enfants, des photographies, des slogans provocateurs sur de petits autocollants rouges et blancs, ou se contenter d'exhiber des documents professionnels, tableaux, graphiques, listes, consignes d'évacuation, soigner une plante, ou la laisser dépérir, apporter une tasse, une bouilloire, une théière et pourquoi pas différentes sortes de thés et tisanes, une boîte contenant des sucre, fermer à clé un tiroir, y laisser des chaussures de sport, un disque dur, un peigne et du paracétamol, est le fruit d'un ensemble de décisions invisibles, d'apprivoisements, de refus, qu'il faudra parfois plusieurs années pour tisser ensemble.

140

La première chose que font les deux petites filles, à peine arrivées dans cette maison louée plusieurs années de suite, c'est le tour des placards, remises et buanderies, à la recherche du hamac en toile à rayures colorées qu'elles installeront ensuite entre les deux grands pins du jardin, à la place prévue sur les troncs par les cordes munies de mousquetons, et sur lequel elles se balanceront, des heures durant. Si le hamac venait à disparaître, il est probable que son absence creuserait une déchirure dans le paysage. La maison n'en resterait pas moins, pour longtemps sans doute, la maison du hamac.

141

Dans les maisons inconnues, on découvre parfois une brouette en plastique qui servira à porter les bûches, un jeu de Môlky, de tarot, un roman de Jack London, quelques araignées mortes, un chat errant, vivant encore, mais affamé.

144

Murs, portes, seuils, cloisons, peau. Habiter entre. Anonyme ou d'une toute autre manière encore. Trace, empreinte.

Habiter les passages, les installations. Mobilité, immobilité. Ou le mouvement au cœur du même, l'animation du quotidien, l'invention des mobilités au cœur des répétitions.

Habiter, sur le seuil, au-delà, en-deçà. Inviter donc ?

Former du dedans rapporté du dehors, un peu.

Gouttes de pluie sur la vitre de la fenêtre, près de laquelle je trace ces lignes, fragiles, mobiles, minces pulvérisations de présent.